

MÂLE/FEMELLE

par Priscille Touraille

En français, les mots « homme » et « femme » jouent sur une définition à double face : biologique et sociale. Sur le versant biologique, ils sont parfaitement synonymes des mots « mâle » et « femelle ». Dans les sociétés occidentales contemporaines, le travail social de différenciation (corporelle, psychique) des individus en « hommes » et en « femmes » (le genre) repose tout entier sur la division mâle/femelle. Rien ne le montre mieux que le phénomène de l'intersexuation [Karkazis, 2008] : un enfant qui ne peut être déclaré mâle ou femelle à la naissance met totalement en crise les procédures de socialisation des enfants en « garçons » et « filles ». Sans la déclaration du sexe, cette socialisation différenciée perd sa base. Travailler le dispositif du genre à la racine exige donc bien d'arraisonner la division mâle/femelle elle-même et le bien-fondé notoire que représente cette catégorisation pour le sens commun, où elle apparaît tout aussi indiscutée qu'indiscutable.

L'épistémè commune nous enjoint en effet de penser que les « mâles » et les « femelles » sont des réalités qui transcendent le monde vivant : intemporelles et scientifiquement non problématiques [Hoquet, 2013]. Pour tout le monde, les mâles et les femelles « existent » au même titre que les organes censés les différencier. Ces mots ne sont pas entendus comme le produit d'une classification par l'esprit humain. Dans une perspective épistémologiquement plus avertie, ils apparaissent incontestablement comme le produit d'une classification. Mais ils représenteraient alors une classification de connaissance, neutre, descriptive, et donc scientifiquement pertinente.

Cette notice remet en question l'étonnant blanc-seing dont ont bénéficié et bénéficient encore les mots mâle/femelle dans les études sur

le genre, qui se font pourtant les porte-parole d'une critique radicale de la notion de sexe [Bereni *et al.*, 2012]. On tentera ici de comprendre, avec l'aide des théorisations élaborées par les sciences du vivant, là où vraiment commence – et où finit – l'heuristique de catégories qui se révèlent, avant tout, issues des représentations communes. Et en quoi celles-ci, finalement, effacent plus qu'elles ne révèlent les réalités dont les sciences cherchent à prendre la mesure.

Problématiser la catégorisation plutôt que les organes

Si l'épistémologie féministe dans les sciences sociales a pensé la catégorisation homme/femme comme paradigmatique d'une catégorisation à visée sociale, elle n'a cependant pas mis en question la catégorisation mâle/femelle. Elle n'a jamais sérieusement abordé les débats portant sur la catégorisation en sciences. La notion de « catégorie naturelle » est épinglée [Delphy, 2001, p. 28], mais sans la force épistémologique qui résulterait nécessairement d'une discussion appuyée sur des corpus disciplinaires ayant travaillé la question de la catégorisation, en linguistique par exemple [Dubois et Resche-Rigon, 1995]. Aucun texte de l'épistémologie féministe en sciences humaines et sociales ne s'est, jusqu'à présent, attaqué à l'idée que les mâles et les femelles « existent ». Cette remise en cause requiert une étape critique élémentaire : la définition d'une catégorie est justement de ne pas être une réalité [Touraille, 2011a]. La seconde étape est de poser la question de ce que servent les catégories et si elles aident à (mieux) penser le réel. La critique féministe dans les sciences de la vie a choisi, de son côté, d'aborder le problème par un biais qui n'est peut-être pas le plus épistémologiquement efficace. Elle s'est attachée à montrer que les caractères biologiques qu'on dit sexués sont infiniment plus variables et diversifiés qu'on ne le croit, qu'il s'agisse des corps [Fausto-Sterling, 2012] ou des comportements [Roughgarden, 2013 ; Ah-King, 2013b]. L'argument de la complexité, – comme celui de la diversité, qualifié par Thierry Hoquet de « naturalisme queer » [2015] à la suite de Malin Ah-King – représente, bien évidemment, une manière de réinterroger la pertinence de la catégorisation mâle/femelle. Le problème est que ces arguments ne visent pas explicitement l'entreprise de catégorisation, mais le contenu des catégories. Le travail de Fausto-Sterling [2012] a notamment contribué à jeter le doute sur la réalité des mécanismes de

différenciation biologique qui produisent les caractères dits « sexués ». Le nombre « deux » y est systématiquement décrédité et, cependant, les concepts mâle et femelle ne sont pas eux-mêmes franchement remis en cause. Ce manque de rigueur critique est assez suspect quant à la robustesse épistémologique de cette remise en question de l'existence de « deux sexes » [Kraus, 2005 ; Rouch, 2011 ; Touraille, 2011a ; Fausto-Sterling et Touraille, 2014]. Il laisse à penser que les mots mâle et femelle représentent paradoxalement le dernier bastion du réel pour les féministes biologistes. Cette hypothèse est confirmée par les textes critiques eux-mêmes, aux États-Unis comme en France. Comme l'écrit la biologiste de l'évolution Joan Roughgarden : « Il n'est pas nécessaire de rejeter l'universalité de la distinction mâle/femelle en biologie » [2013, p. 39]. Ou, comme le garantissent Évelyne Peyre et Joëlle Wiels dans un ouvrage qui se veut pourtant critique de la notion de sexe : « L'objectif de cet ouvrage n'est pas de nier qu'il existe des femelles ou des mâles » [2015, p. 13]. Or, laisser aux catégories mâle/femelle ce rôle de fétiche (par peur d'effrayer le sens commun), laisse aussi en liberté le sinistre oxymore conceptuel de catégories qui seraient « données par la Nature ». Et si « appartenir » à son sexe ne disait scientifiquement rien de plus qu'avoir un sexe ? Si les catégories étaient superflues ? On est là devant une perspective rafraîchissante. Allons réfléchir du côté des nénuphars.

Avoir deux sexes : seul moyen d'échapper à la catégorisation ?

Quand il s'agit des humains ou des autres animaux, le terme « sexe » définit, selon le Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNTRL), l'« ensemble des éléments, ou des caractères, physiques, qui différencient, dans une espèce, les individus mâles et femelles ». Quand il s'agit des plantes, en revanche, le terme sexe désigne l'« ensemble des caractères qui distinguent les organes ou éléments reproducteurs mâles et femelles ». Les botanistes diront par exemple que les nénuphars ou les pins parasols portent les deux sexes sur la même plante ou le même arbre. Une définition des sexes (celle des animaux) porte sur la distinction d'individus mâles et femelles, une autre (celle des plantes) sur les organes mâles et femelles que l'individu possède. Différencier les organes et différencier les individus est-il équivalent ? Ces deux définitions des sexes sont-elles commensurables ? L'équivalence postulée

d'une définition portant sur le réel (les organes) et d'une définition catégorielle (les organismes entiers) n'est au demeurant ni justifiée ni théorisée par les dictionnaires. Il se trouve que cette conversion définitionnelle recouvre très exactement – mais sans que cela ne soit explicité – deux états des gamètes bien spécifiques au sein de la reproduction dite sexuée : l'hermaphrodisme (les individus possèdent les deux sexes) *versus* la dioécie et le gonochorisme (les individus sont unisexués).

Dans les espèces hermaphroditiques – aussi appelées « monoïques » (« une maison ») chez les plantes –, les deux sexes coexistent chez un même sujet (cas de la majorité des plantes, mais aussi de beaucoup d'espèces animales). En revanche, chez les plantes dioïques (« deux maisons »), les organes mâles et femelles se trouvent sur des sujets séparés (4 % des angiospermes). Les mots mâle/femelle sont alors employés pour différencier la plante entière, par exemple pour les orties ou les *Ginkgo biloba*. Dans le cas d'arbres comme le ginkgo, les botanistes parlent d'« arbres mâles » et d'« arbres femelles ». Dans la majorité des espèces animales, les « éléments » mâles et femelles se trouvent, comme chez les plantes dioïques, sur des individus distincts. Bien que rarement usité, le terme exact pour définir la séparation des sexes chez les animaux est « gonochorisme ». Chez les animaux gonochoriques, les mots mâle/femelle désignent les organismes, comme chez les plantes dioïques. Donc, en biologie, quand un individu appartient à une espèce hermaphrodite, ce sont ses organes de reproduction qui sont nommés mâle/femelle ; quand un individu appartient à une espèce dioïque ou gonochorique, il est défini entièrement par son unique sexe (mâle ou femelle). Le phénomène de séparation des sexes (gonochorisme ou dioécie) semble ici justifier scientifiquement le passage d'une définition des sexes comme réalité à une définition catégorielle.

Le gonochorisme (pour continuer ici la réflexion sur les animaux) est une réalité biologique assez remarquable. Mais la définition catégorielle rend-elle compte précisément, heuristiquement, de cette géographie particulière des gonades ?

Le gonochorisme rend-il nécessaire la catégorisation ?

Un célèbre théoricien anglais de la biologie évolutive, Richard Dawkins, a effectué une mise en garde décisive en ce qui concerne

l'usage des termes « mâle » et « femelle » (mettant bien le doigt sur un simple problème de catégorisation) : « Nous avons simplement accepté le fait que certains animaux sont appelés “mâles” et d’autres “femelles”, sans nous demander ce que ces mots voulaient réellement dire [...]. Ce ne sont après tout que des mots [...]. En tant que biologistes, nous avons toute latitude pour les laisser tomber » [Dawkins 2003, p. 194].

À quel titre dit-il cela ? Dawkins fait cette proposition mémorable en référence, justement, à l'une des conséquences du gonochorisme. Le fait que les sexes soient séparés dans des individus distincts a, dans certaines espèces, pour conséquence la différenciation d'un certain nombre de caractères, phénomène appelé « dimorphisme sexuel » [Fairbairn et Roff, 2006]. Le problème, c'est qu'aucune espèce ne se ressemble. Par exemple, les différences moyennes de taille ne permettent pas une définition transpécifique stable des mâles ou des femelles. En effet, les mâles peuvent faire jusqu'à sept fois la taille des femelles chez les éléphants de mer et les femelles cent fois la taille des mâles chez les baudroies abyssales. De la même façon, certains caractères ne permettent pas une catégorisation stable au sein d'une même espèce. Dans l'espèce humaine, la pilosité corporelle et faciale ne peut pas être conceptualisée comme un caractère « mâle », les femmes et les hommes étant également glabres dans un grand nombre de populations humaines [Darwin, 1999 (1871) ; Touraille, 2010]. L'anatomie des organes sexuels proprement dits ne se révèle pas moins instable pour établir des catégories : la plupart des oiseaux et des batraciens ne sont, par exemple, pas différenciés au niveau de la forme de leurs organes externes (la copulation se nommant de ce fait « baiser cloacal »). Une variation phénoménale existe dans la forme des clitoris, des pénis et des vagins, variation encore peu répertoriée, surtout pour les femelles [Ah-King, Barron et Herberstein, 2014 ; Schilthuizen, 2016]. Chez certaines espèces d'insectes, l'anatomie des organes est inversée : les producteurs d'ovules ont des pénis et les producteurs de sperme des vagins, ce qui inverse aussi le schéma corporel – mâle sur femelle – dans l'acte copulatoire [Yoshizawa *et al.*, 2014]. Ce phénomène, découvert récemment, a fait la une des revues scientifiques de vulgarisation tant il vient déstabiliser le sens commun.

Une définition du sexe centrée sur les individus plutôt que sur les caractères ne permet pas de rendre compte de cette phénoménale diversité des caractères sexués. Les concepts mâle/femelle appliqués aux individus échouent dans leur mission à expliquer, *justement*, la

particularité du gonochorisme. Ils sont, en fait, une manière de ne rien dire sur les conséquences évolutives de la séparation des sexes. C'est dans ce sens qu'il faut prendre la mise en garde de Dawkins quant à l'usage de la catégorisation mâle/femelle : ce sont, pour la biologie, des concepts classificatoires à valeur opératoire faible, voire nulle, dès que l'on sort d'un contexte spécifique singulier. Si définir les individus comme des sexes (comme le fait la langue courante) n'est pas une définition heuristique pour la compréhension de ce que représentent les caractères sexués en mode gonochorique, que reste-t-il de la valeur opératoire de cette catégorisation ?

La seule définition catégorielle qui tienne la route en biologie, dit Dawkins, c'est la définition gamétique du sexe [2003, p. 194]. Parler de « mâles » et de « femelles » pour désigner les corps ne permet de rendre compte d'aucune réalité biologique *au-delà* du type de gamètes que les corps produisent. Cette définition est admise par Roughgarden : « Les mâles et les femelles peuvent être définis, d'un point de vue biologique, par la production de gros et de petits gamètes » [2013, p. 35] ; par Ah-King : « La distinction mâle-femelle est basée sur la taille des cellules sexuelles » [2013a, p. 2] ; et même par Fausto-Sterling : « Chez les mammifères on peut parler de deux sexes en ce qui concerne les gamètes » [Fausto-Sterling et Touraille, 2014]. Par « mâle » et « femelle », les biologistes se réfèrent au fait qu'un individu produit des spermatozoïdes ou des ovules : ni plus ni moins. Catégoriser l'ensemble des êtres vivants à sexes séparés avec la terminologie mâle/femelle (désigner les individus par leurs gamètes) n'apporte donc rien de plus que de désigner simplement les gamètes produits par des individus, comme pour les espèces hermaphrodites. Rien ne justifie de recourir à la catégorisation. On peut tout à fait dire d'un individu appartenant à une espèce gonochorique qu'il « a » un sexe mâle ou femelle (et tel et tel caractères sexués). Cela évite, de plus, que la catégorisation passe pour une réalité, ce que pratique immanquablement la pensée commune : « Dans sa compréhension la plus générale, la distinction des mâles et des femelles porte non sur des gamètes ou des gonades, mais bel et bien sur des individus » [Hoquet, 2015, p. 233].

Si la définition gamétique du sexe répond aux critères de pertinence d'une catégorisation de connaissance, elle peut cependant être interrogée. En effet, quel est l'intérêt scientifique de catégoriser les individus comme des producteurs de gamètes ambulants ? La catégo-

risation par les gamètes amène à considérer les organismes sous un seul prisme : la procréation. Or, voir les organes du sexe sous le seul angle de la procréation conduit à mésinterpréter assez gravement la spécificité même du gonochorisme.

La motivation à faire du sexe : la vraie question du gonochorisme

Le gonochorisme, le fait que les sexes soient distribués dans des individus distincts, est également une réalité biologique remarquable en ce que la reproduction n'a de chances de se réaliser qu'à la condition que les organismes recherchent des contacts de type sexuel (aux scénographies tout aussi variables que les anatomies). L'existence d'espèces unisexuées occasionne la sexualité (entendue dans ce sens). Même si les espèces hermaphrodites la pratiquent également [Schilthuis, 2016], la sexualité apparaît consubstantielle au gonochorisme. Les gamètes ne peuvent réaliser leur « fonction » tout seuls, comme le cœur ou les poumons le font. Une action engagée par les organismes est requise – en l'occurrence un comportement. Le sens commun soutient que la sexualité dans les espèces animales non humaines est un « comportement de procréation » (c'est aussi le paradigme dominant dans les sciences de la vie). Sont symptomatiquement désignés comme « organes de la reproduction » (sous le parapluie conceptuel d'« appareil reproducteur ») : les gonades, testicules et ovaires, les gamètes produits par elles, les cloaques, les utérus, les vagins, les clitoris, les pénis, etc. Les gonades ont clairement pour fonction biologique la reproduction. Mais est-il bien pertinent de dire que les pénis et les clitoris ont la même fonction que les gonades ?

Aucun dictionnaire, aucun manuel scolaire ne donne une définition des sexes (des organes sexuels) comme organes hédoniques [Barron, Ah-King et Herberstein, 2011]. Dans les dictionnaires, la référence au plaisir se trouve incluse dans la définition du sexe comme « activité ». La référence est, en outre, limitée à l'espèce humaine. Cette conception anthropocentrée, encore défendue dans beaucoup de disciplines scientifiques, devient problématique pour une partie des théoricien-ne-s actuel-le-s du comportement animal [par exemple Ågmo, 1999 ; Zuk, 2002 ; Pfaus, 2007]. Définir comment se réalise la reproduction (en mode gonochorique) demande, disent-ils et elles, de définir les *comportements* qui motivent les individus à faire du sexe. Quelle est la motivation pour le sexe du point de vue des individus non humains ?

Est-ce vraiment la procréation ? Les individus, dans le monde vivant, s'accouplent-ils *pour procréer* [Touraille, 2011b] ? Rappelons ici que les biologistes de l'évolution ont déjà totalement rendu obsolète l'idée – qui continue d'être véhiculée par le sens commun – selon laquelle les espèces auraient pour « finalité » de se reproduire [Williams, 1996]. La perspective critique qui émerge dans les sciences du comportement aujourd'hui apporte de plus en plus de preuves à l'idée que les animaux font du sexe comme les humains peuvent le faire : pour la gratification qu'ils y trouvent. Cette perspective a commencé à être défendue en écologie comportementale à la suite de l'observation que les animaux pratiquent des formes de sexualité non reproductives et non hétérosexuelles [McDonald Pavelka, 1995 ; Bagemihl, 1999 ; Ah-King, 2013b ; Poiani, 2010]. Certaines études ont montré que ces activités sont clairement sexuelles et motivées par le plaisir, chez les macaques par exemple [Vasey, 2006]. Les sensations hédoniques que procure la stimulation des organes sexuels peuvent seules constituer la motivation nécessaire à l'activité sexuelle : ce sont ces sensations qui sont la cible de la sélection, évolutivement parlant, non la procréation. Cette perspective est défendue avec encore plus de force dans certains programmes des neurosciences comportementales. Le neurobiologiste norvégien Anders Ågmo explique que, du point de vue de l'individu, « le comportement sexuel est un phénomène qui n'a pas de lien avec la reproduction » [1999, p. 130]. Cette formulation est d'une redoutable puissance théorique. Elle permet de prendre la mesure d'un changement de paradigme à l'œuvre au sein des sciences de la vie. Pour Ågmo, conceptualiser les activités sexuelles des animaux (même et surtout celles qui mènent à la rencontre des gamètes) à partir de la procréation constitue simplement une erreur de raisonnement scientifique. Il est possible, à ce stade, de conclure que les définitions classiques du sexe qui distinguent les *individus* en mâles et femelles sur la base de la procréation sont une conceptualisation erronée de la façon dont celle-ci se réalise en mode gonochorique.

Des catégories qui escamotent des réalités biologiques essentielles

La représentation commune des « mâles » et des « femelles » comme une « réalité biologique », ou comme capable de rendre compte au plus près d'une réalité biologique, est peu en prise avec les phénomènes

biologiques réels. La pensée commune ne peut donc plus faire appel à ces catégories en se réclamant des sciences de la vie pour justifier la « nécessaire » division de la société en hommes et en femmes. Mâle/femelle ne sont pas des catégories qui aident à mieux penser la réalité des corps et des comportements. Ce sont des concepts en trompe-l'œil créés par un ordre social qui, lui, pour le coup, donne pour finalité aux individus de procréer et a besoin de ces catégories pour faire croire que procréer relèverait d'un impératif inscrit dans les corps. Cet ordre social que nous nommons aujourd'hui le genre donne au corps, surtout au corps dit « féminin », le sens unique de corps reproducteur ou de matrice ambulante, comme l'ont très bien montré les épistémologies féministes, à commencer par les écrits de Monique Wittig [2001]. La preuve en est que cet ordre social, à des degrés divers, silencieusement, décourage, tabouise, condamne ou simplement empêche de penser comme légitimes et désirables toutes les formes de sexualité ayant pour finalité le plaisir, comme cherchent à le mettre en évidence, à la suite de Judith Butler [2005], les épistémologies queer.

Si la dimension hédonique de la sexualité – sous-théorisée aujourd'hui – était celle qui avait mobilisé l'effort de recherche dans les sciences de la vie, on peut se demander si la catégorisation « mâle » et « femelle » posséderait encore une quelconque pertinence scientifique. Une définition de l'« appareillage reproducteur » qui partirait de la gratification que la stimulation des organes sexuels procure n'aurait pas besoin de différencier les individus en « mâles » et en « femelles ». En effet, en mode gonochorique, la biologie du « plaisir » n'est justement pas ce qui apparaît comme séparé dans les corps (comme les organes de la reproduction), mais ce qui apparaît comme *partagé* par les corps. L'étude de la gratification neurosensorielle du sexe et de son lien au gonochorisme pourrait, de ce point de vue, conduire à de considérables bouleversements épistémologiques. Dans les représentations occidentales actuelles, le plaisir est une dimension reconnue de la seule sexualité humaine. Mais, très loin d'une définition anthropocentrée et génitocentrée du plaisir, et en clin d'œil face à l'étendue de notre ignorance en la matière, qui connaît... la chimie orgastique des papillons ? Qui connaît ce qui se passe dans ce que les entomologues nomment – si joliment – le cœur copulatoire des libellules ?

Renvois aux notices : Animal ; Bicatégorisation ; Organes sexuels ; Plaisir sexuel ; Taille.

Bibliographie

- ÅGMO A. (1999), « Sexual motivation. An inquiry into events determining the occurrence of sexual behaviour », *Behavioural Brain Research*, vol. 105, n° 1, p. 129-150.
- AH-KING M. (2013a), « Introduction », in AH-KING M. (dir.), *Challenging Popular Myths of Sex, Gender and Biology*, Londres, Springer, p. 1-8.
- (2013b), « Queering animal sexual behavior in biology textbooks », *Confero. Essays on Education, Philosophy and Politics*, vol. 1, p. 46-89.
- AH-KING M., BARRON A. B. et HERBERSTEIN M. E. (2014), « Genital evolution : why are females still understudied ? », *PLOS Biology*, vol. 12, n° 5, p. 1-7.
- BAGEMIHLE B. (1999), *Biological Exuberance. Animal Homosexuality and Natural Diversity*, New York, First Stonewall Inn Editions.
- BARRON A. B., AH-KING M. et HERBERSTEIN M. E. (2011), « Plenty of sex, but no sexuality in biology undergraduate curricula », *BioEssays*, vol. 33, p. 899-902.
- BERENI L., CHAUVIN S., JAUNAIT A. et REVILLARD A. (2012), *Introduction aux études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck.
- BUTLER J. (2005 [1990]), *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte.
- DARWIN C. (1999 [1871]), *La Filiation de l'Homme et la sélection liée au sexe*, Paris, Syllepse.
- DAWKINS R. (2003 [1976]), *Le Gène égoïste*, Paris, Odile Jacob.
- DELPHY C. (2001), *L'Ennemi principal. Tome II : Penser le genre*, Paris, Syllepse.
- DUBOIS D. et RESCHE-RIGON P. (1995), « De la "naturalité" des catégories sémantiques : des catégories d'"objets naturels" aux catégories lexicales », *Intellectica*, vol. 20, n° 1, p. 217-245.
- FAIRBAIRN D. J. et ROFF D. A. (2006), « The quantitative genetics of sexual dimorphism : assessing the importance of sex-linkage », *Hereditas*, vol. 97, n° 5, p. 319-328.
- FAUSTO-STERLING A. (2012 [2000]), *Corps en tous genres. La dualité des sexes à l'épreuve de la science*, Paris, La Découverte.
- FAUSTO-STERLING A. et TOURAILLE P. (2014), « Autour des critiques du concept de sexe. Entretien avec Anne Fausto-Sterling », *Genre, sexualité & société*, n° 12, <<https://gss.revues.org/3290>>.
- HOQUET T. (2013) (dir.), *Le Sexe biologique. Anthologie historique et critique. Tome I : Femelles et mâles ? Histoire naturelle des (deux) sexes*, Paris, Hermann.
- (2015), « Alternaturalisme, ou le retour du sexe », in PEYRE É. et WIELS J. (dir.), *Mon corps a-t-il un sexe ? Sur le genre, dialogues entre biologies et sciences sociales*, Paris, La Découverte, p. 224-243.
- KARKAZIS K. (2008), *Fixing Sex. Intersex, Medical Authority, and Lived Experience*, Durham/Londres, Duke University Press.

- KRAUS C. (2005), « “Avarice épistémique” et économie de la connaissance : le pas rien du constructionnisme social », in ROUCH H., DORLIN E. et FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL D. (dir.), *Le Corps, entre sexe et genre*, Paris, L’Harmattan, p. 39-59.
- MCDONALD PAVELKA M. (1995), « Sexual nature : what can we learn from a cross-species perspective ? », in ABRAMSON P. et PINKERTON S. (dir.), *Sexual Nature, Sexual Culture*, Chicago, University of Chicago Press, p. 17-36.
- PEYRE É. et WIELS J. (2015), « Introduction », in PEYRE É. et WIELS J. (dir.), *Mon corps a-t-il un sexe ? Sur le genre, dialogues entre biologies et sciences sociales*, Paris, La Découverte, p. 9-13.
- PFAUS J. G. (2007), « Models of sexual motivation », in JANSSEN E. (dir.), *The Psychophysiology of Sex*, Bloomington, Indiana University Press, p. 340-362.
- POIANI A. (2010), *Animal Homosexuality. A Biosocial Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ROUCH H. (2011), *Les Corps, ces objets encombrants. Contribution à la critique féministe des sciences*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe.
- ROUGHGARDEN J. (2013), « Les arcs-en-ciel de l’évolution sexuelle », in HOQUET T. (dir.), *Le Sexe biologique. Anthologie historique et critique. Tome I : Femelles et mâles ? Histoire naturelle des (deux) sexes*, Paris, Hermann, p. 35-39.
- SCHILTHUIZEN M. (2016), *Comme les bêtes. Ce que les animaux nous apprennent de notre sexualité*, Paris, Flammarion.
- TOURAILLE P. (2010), « Des poils et des hommes. Entre réalités biologiques et imaginaires de genre eurocentrés », *Cahiers d’Anthropologie Sociale*, n° 6, p. 27-42.
- (2011a), « Déplacer les frontières conceptuelles du genre », *Journal des Anthropologues*, p. 49-59.
- (2011b), « Du désir de procréer : des cultures plus naturalistes que la Nature ? », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 30, n° 1, p. 52-62.
- VASEY P. (2006), « The pursuit of pleasure : an evolutionary history of female homosexual behavior in Japanese macaques », in SOMMER V. et VASEY P. (dir.), *Homosexual Behaviour in Animals. Evolutionary Perspectives*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 191-219.
- WILLIAMS G. C. (1996 [1966]), *Adaptation and Natural Selection. A Critique of Some Current Evolutionary Thought*, Princeton, Princeton University Press.
- WITTIG M. (2001 [1992]), *La Pensée straight*, Paris, Balland.
- YOSHIZAWA K., FERREIRA R. L., KAMIMURA Y. et LIENHARD C. (2014), « Female penis, male vagina, and their correlated evolution in a cave insect », *Current Biology*, vol. 24, n° 9, p. 1006-1010.
- ZUK M. (2002), *Sexual Selections. What We Can and Can’t Learn About Sex from Animals*, Berkeley, University of California Press.